

NICOLAS DE MORPURGO

LE SOLDAT PERDU

Tome III

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

Couverture réalisée par Olivier Debras

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042526672

Dépôt légal : décembre 2025

*À mes chers grands-parents
qui m'ont donné tout leur amour.*

*À mon ami Christian de L,
qui aimait tant la Charente-Maritime.*

Résumé du tome II

Paul von Montgelas assiste impuissant au démantèlement de l'armée allemande après le diktat de Versailles en 1919. Il participe à Munich à la répression sanglante de « la terreur rouge » menée par les Spartakistes. Écœuré par les massacres, il prend un congé sans solde et quitte pour un temps l'armée. Il regagne le château familial, Schönschloß, entouré de ses vignes au bord du lac de Chiemsee en Bavière, où sa jeune épouse, brillante femme d'affaires, gère le domaine.

Il est rappelé par son ami Guderian à la demande du Haut Commandement et se rend secrètement à plusieurs reprises en Russie, pour la mise au point de Traktors, nom de code pour les prototypes des futurs Panzerwagen, en collaboration avec les Soviétiques.

Josef Engelmann, aidé de son épouse Jacqueline, lutte par deux fois contre la misère qui frappe sa petite ville de Bübingen provoquée par les crises économiques de 1923 et 1929.

Malgré tous ses efforts, il ne peut contrecarrer l'influence croissante de l'idéologie nazie et se fait chasser de sa propre église. Il poursuit néanmoins son combat et s'insurge contre le programme de mise à mort des handicapés physiques et mentaux, décidé secrètement par Hitler.

La pression et les menaces à l'encontre de sa famille deviennent insoutenables, Josef décide d'envoyer Jacqueline et leur petit garçon Andreas à Paris pour leur sécurité. Malgré son optimisme qui frôle parfois l'entêtement, il ne se fait plus guère d'illusion quant à l'avenir qui lui est réservé. Il ignore que par amour pour lui, Jacqueline tombe dans un piège et prend la décision de revenir en Allemagne où la Gestapo l'attend à la gare de Sarrebruck...

Chapitre 1 – Année 1939

— Toi, approche ! dit une voix dure.

Josef, qui chargeait une brouette de pierres, se retourna et vit le *Rottenführer* (caporal-chef) Günter Weber dans son uniforme flambant neuf des *SS-Totenkopfverbände* chargés de garder tous les camps de redressement. Josef avança de quelques pas, la tête baissée. Le gardien la lui fit relever, un nerf de bœuf placé sous son menton.

— Matricule 061888, vous vous nommez Engelmann, c'est exact ?

— *Jawohl, mein Herr*, répondit Josef en évitant de croiser le regard glacial du jeune SS.

Il sentit aussitôt une main s'abattre sur le col de sa veste et le tirer vers le labyrinthe que constituaient les 34 baraques du camp de Dachau. Lorsqu'ils parvinrent dans un coin à l'abri des regards, tout au moins pour quelques minutes, Josef sentit un frisson lui parcourir l'échine et pensa : « Ça y est, le chemin s'arrête là. Il va me tuer d'un coup de pistolet ou me battre à mort avec sa matraque. »

Aussi fut-il surpris quand il entendit d'une voix adoucie :

— Révérend Josef, vous pouvez vous retourner.

Il découvrit le visage pâle de Günter, dont le menton tremblait imperceptiblement.

— Je vous ai fait affecter aux cuisines, vous aurez une chance de vous en tirer si vous êtes prudent. Je devine cependant que vous volerez de la nourriture, non pas pour vous, mais pour aider les autres, n'est-ce pas ?

Devant le silence du pasteur, le fils de Hilda Weber continua :

— Ne vous faites pas pincer, je ne pourrai rien pour vous. Ne me regardez pas de cet air étonné. Je n'ai rien contre vous

personnellement ; je n'ai pas oublié que vous m'avez sorti d'un sacré pétrin quand j'étais un gamin, et que Madame Engelmann et vous, avez beaucoup aidé ma famille et les habitants de Bübingen, quand il n'y avait presque rien à manger. N'imaginez pas un seul instant que je vous aiderai à vous enfuir, toutefois, je m'arrangerai pour que vous puissiez envoyer un nouveau message chez vous, après que celui-ci ait été visé par la censure. Ne vous faites pas d'illusion, je crois dans les mille ans à venir du III^e Reich, j'ai foi en Adolf Hitler, mon *Führer*. Dites-vous bien que je suis fier de ma mission. J'ai été entraîné par Theodor Eicke, le commandant du camp : je peux briser physiquement, moralement, et psychiquement n'importe lequel des détenus présents. Sachez que je hais les religieux hypocrites qui s'opposent à la grandeur de l'Allemagne, les communistes et les syndicats qui sapent le patriotisme et minent l'économie par leurs idées nauséabondes marxistes, je méprise les pédales inverties et je vomis sur les youpins, la lie de l'humanité, toujours prêts à se vendre pour de l'argent.

Josef posa son regard clair sur le jeune homme et dit d'une voix ferme et douce à la fois :

— Günter, je prierai pour toi, tous les jours.

Pour toute réponse, il reçut un violent coup de poing dans le ventre qui le fit tomber à terre, puis il sentit des bottes lui labourer les côtes.

Quand il reprit ses esprits, il était seul. Il se remit péniblement debout, se palpa rapidement le thorax et constata avec soulagement qu'il n'avait rien de cassé.

Il se dirigea en boitillant vers les cuisines et fut presque aussitôt interpellé :

— Eh, 061888 ! T'en as mis du temps à venir, y'a plusieurs bacs de patates à éplucher !

* * *

En ce matin du 15 mars 1939, Jacqueline tricotait une paire de chaussettes en laine destinées à Josef tout en écoutant la *Grossdeutscher Runfunk* à la TSF.

Elle apprit que le Reich s'était emparé de Prague et avait détruit la jeune république de Tchécoslovaquie. Elle poussa un triste soupir : Édouard Daladier et Neville Chamberlain s'étaient fait berner comme des collégiens à Munich, comment avaient-ils seulement pu croire un instant que Hitler se contenterait simplement d'effacer les dispositions les plus humiliantes du traité de Versailles et renoncerait à ses projets pangermanistes.

La sonnette de la porte d'entrée la tira de ses sombres pensées. Le facteur, un large sourire aux lèvres, lui tendit une petite enveloppe qu'elle identifia immédiatement. D'une main tremblante, elle décacheta l'enveloppe et lut le court message :

Chère Jacqueline,

Je vais bien.

*Grâce à mon bon comportement et à l'xxxxxxx de
xxxxxxx xxxxxxx, on m'a affecté aux cuisines.*

Je te remercie pour le colis que tu m'as envoyé.

J'espère que tout va bien à la maison.

Ton mari. Josef.

« C'est une bonne nouvelle, mais il n'a reçu qu'un de mes colis sur la vingtaine que je lui ai envoyés ! », songea Jacqueline, heureuse à la fois de savoir son mari vivant, a priori en bonne forme, et furieuse de tous ces vols. « Pourvu qu'il puisse me faire parvenir une "vraie" lettre, mais c'est sans doute trop demander ».

Jacqueline découvrit avec étonnement, en consultant son calendrier, que le 9 avril était le jour de Pâques. Ni tante Marthe ni Andreas n'avait évoqué la possibilité de sa venue avec Josef à Paris lors des précédents appels téléphoniques. Si sa tante semblait triste et inquiète, Andreas dont la voix muait, se montrait de plus en plus agressif, lui reprochant « de l'avoir laissé tomber ».

— Il n'a pas tort, disait-elle, en échangeant avec tante Marthe, il doit se sentir abandonné de ses parents et il m'en veut. Ce n'est pas trop difficile, boulevard Arago ?

— Il y a des hauts et des bas, soupira la chère dame, mais il est courageux et prépare l'épreuve du baccalauréat avec grand sérieux. Et puis, il a beaucoup de camarades, pas mal d'entre eux passent à la maison, cela met de la gaieté. Il appelle souvent son parrain, qui trouve les mots pour l'apaiser et il passe des heures à écrire à France. La petite répond à chaque fois, je le sais, car elle dessine des petits cœurs sur les enveloppes. La concierge qui aime tant notre Joseph, m'a dit en grommelant, ne jamais avoir autant monté de courriers à l'appartement. Je la connais bien, c'est un appel du pied pour les prochaines étrennes. Elle est tout sucre, tout miel, quand Andreas lui ouvre la porte et qu'il lui fait deux gros baisers sur ses joues gélatineuses. Elle l'appelle « Mon beau jeune homme » et redescend la cage d'escalier en chantonnant. Il m'a semblé reconnaître une fois l'air du *Temps des Cerises*, pour un peu, la chère femme serait amoureuse de notre petit !

« Ils doivent être rentrés de la messe de Pâques à l'Oratoire du Louvre », se dit Jacqueline en donnant le numéro de Paris à la standardiste.

— Allô ? résonna une voix d'homme dans l'écouteur.

La jeune femme sursauta : c'était la voix de Josef.

— Josef ? murmura-t-elle.

— Bien sûr que non, puisque papa est soi-disant à l'hôpital de Karlsruhe, tu le sais mieux que moi, non ? répondit Andreas, le cœur empli de rancœur. Je n'ai plus rien à te dire, si ce n'est que j'en ai marre de tes mensonges ! J' imagine que tu vas me raconter que vous serez là, papa et toi pour les grandes vacances, foutaises, oui !

— Ne raccroche pas, s'il te plaît ! Passe-moi tante Marthe, veux-tu ? demanda-t-elle à son fils d'une petite voix suppliante.

— Pas de problème, si elle a du temps à perdre à t'écouter, allez, salut !

Jacqueline était effondrée par la tournure qu'avait prise la courte conversation avec son fils, elle comprit avec effroi qu'elle était en train de le perdre.

— Allô, ma chérie, bonne fête de Pâques, qu'elle soit source d'espérance, dit tante Marthe d'un ton qui se voulait enjoué.

— Allô, tante Marthe, il faut que je vous dise toute la vérité et ce que nous vivons, Joseph et moi, avoua Jacqueline en sanglotant.

Entre deux crises de larmes, la jeune femme raconta pendant près d'une heure l'enfer que vivait son mari, la trahison du maire de Bübingen, les mauvais traitements, la séquestration dans une geôle sordide qu'elle avait dû subir, et qu'à présent, elle était prisonnière dans sa propre maison.

La pauvre dame en écoutant sa nièce ne cessait de répéter toutes les vingt secondes : « Ma pauvre petite chérie, c'est affreux. Je l'avais bien dit que tout cela finirait mal ! Que pouvons-nous faire ? »

Lorsque Jacqueline eut terminé son tragique récit, elle s'obligea à parler calmement :

— Tante Marthe, faites-moi la promesse de ne rien dire à Andreas, il ne doit rien savoir. La vérité serait bien plus redoutable et cruelle pour lui que mes piètres mensonges, auxquels il ne croit même plus.

La chère femme promit, tout en pleurant à son tour, que « son cher petit Andreas » ne saurait rien de la situation dans laquelle vivaient ses malheureux parents. Quand elle eut racroché l'écouteur, elle resta longtemps assise sur la chaise dans l'entrée de son appartement, les épaules secouées de sanglots.

Andreas, s'inquiétant de ne pas voir sa grand-tante dans le salon, la chercha et la trouva prostrée près du téléphone, elle murmurait sans cesse : « Mes pauvres enfants, mes pauvres enfants... »

— Tante Marthe, vous allez bien ? C'est Maman qui vous a fait de la peine ?

La deuxième question fut posée d'un ton accusateur.